

## LETTRES A MONSIEUR PARGAS.

### I

Vous connaissez les vers de Phocas :

Comme la nuit est calme et sans émoi,  
Comme on a honte de vivre,  
Et qu'il fait bon s'en aller sans retour,  
Et sans révolte,  
Vers l'infini qui sourit et délivre...  
Souvent j'ai retourné cette terre noire  
Sous les étoiles d'avril, dès le soir,  
Ainsi,  
Dormant à travers le jour lourd  
A rêver des récoltes,  
Ce soir, je creuse joyeusement ma couche,  
Car le fruit de la vie est amer à ma bouche.

Les étoiles reviennent chaque nuit mais avril est passé. Il n'y aura pas de printemps encore cette année. Tant que nous n'en n'aurons pas terminé avec la guerre, tant que nous n'aurons pas muselé la Bête et que nous ne l'aurons pas attachée un sombre cauchemar pèsera sur le monde. Attendons comme Phocas, la bêche en main sous la nuit fraîche, le cœur comblé d'angoisse, que l'aube annonciatrice allume le vallon :

Il est plus facile de mourir  
Que de renaître.

Je n'ai pas le cœur à vous parler d'autre chose. Pourtant vous me pressez instamment. Votre prochain titre de «Grammata» m'arrive et j'y vois mon nom. C'est pourquoi j'ai pensé à vous écrire. Mon cher Pargas vous ne m'en voudrez pas. Je suis en votre somnifère en si illustre compagnie. Jusqu'à ce jeune et charmant Rupert Brooke qui dort sous les figuiers de l'antique Skyros et à qui va toute ma sympathie :

Now, God be thanked who has matched us with his hour,  
And caught our youth, and wakened us from sleeping...

Avez-vous lu le «Feu» ? Qu'attendez-vous pour le lire ? C'est un chapitre du Dante évadé de l'Enfer. Un tourbillon d'horreur qui sombre dans la boue. La trame de Pénélope avec pour chaque fil une goutte de sang. Et cela par le poète des «Pleureuses» :

Je t'écris et la lampe écoute,  
L'horloge attend à petits coups ;  
Je vais fermer les yeux sans doute  
Et je vais m'endormir de nous...  
La lampe est douce et j'ai la fièvre ;  
On n'entend que ta voix, ta voix...  
J'ai ton nom qui rit sur ma lèvre  
Et ta carresse est dans mes doigts.

---

(<sup>1</sup>) «Le Feu» (Journal d'une Escouade) par Henri Barbusse, Ernest Flammarion 1916.

« Deux êtres obscurs passent dans l'ombre, à quelques pas de nous ; ils s'entretiennent à demi-voix.

— Tu parles, mon vieux, qu'au lieu de l'écouter, j'y ai foutu ma baïonnette dans l'ventre, que j'pouvais plus la déclouer.

— Moi, i's étaient quat' dans l'fond du trou. J' les ai appelés pour les faire sortir : à mesure qu'un sortait, j'y ai crevé la peau. J'avais du rouge qui me descendait jusqu'au coude. J'en ai les manches collées.

— Ah ! reprit le premier, quand on racont'ra ça plus tard, si on r'vient, à eux autres chez nous, près du fourneau et de la chandelle, qui voudra y croire ? C'est-t-i' pas malheureux, s' pas ?

— J'm'en fous, pourvu qu'on r'vienne, fit l'autre. Vitement, la fin, et qu' ça.

« L'avenir ! L'avenir ! » s'écrie le caporal Bertrand, du fond de son trou d'écoute, à la lueur de l'incendie. « L'œuvre de l'avenir sera d'effacer ce présent-ci, et de l'effacer plus encore qu'on ne le pense, de l'effacer comme quelque chose d'abominable et de honteux. Et pourtant, ce présent, il le fallait, il le fallait ! Honte à la gloire militaire, honte aux armées, honte au métier de soldat, qui change les hommes tour à tour en stupides victimes et en ignobles bourreaux. Oui, honte : c'est vrai, mais c'est trop vrai, c'est vrai dans l'éternité, pas encore pour nous. Attention à ce que nous pensons maintenant ! Ce sera vrai, lorsqu'il y aura toute une vraie bible. Ce sera vrai lorsque ce sera écrit parmi d'autres vérités que l'épuration de l'esprit permettra de comprendre en même temps. Nous sommes encore perdus et exilés loin de ces époques-là. Pendant nos jours actuels, en ces moments-ci, cette vérité n'est presque qu'une erreur, cette parole sainte n'est qu'un blasphème ! »

Comment ne pas admirer l'homme qui a écrit ce « Journal d'une escouade ». Déjà quand parut « l'Enfer » je lui donnai mon amitié : « Toute une humanité est passée ici comme de la fumée. Il n'y a que la fenêtre qui soit blanche.

«...Et moi ? Moi je suis un homme comme les autres, de même que ce soir est un soir comme les autres.

«...Quant aux discussions philosophiques, je pense qu'elles sont absolument vaines. On ne peut rien contrôler, rien vérifier. La vérité, qu'est-ce que cela veut dire ?

«...Je mourrai un jour. Y ai-je jamais pensé ? Je cherche. Non, je n'y ai jamais pensé. Je ne peux pas. On ne peut pas plus regarder face à face la destinée que le soleil, et pourtant, elle est grise».

Et toujours à travers tous les livres de Barbusse, des « Suppliants » au « Feu » toujours cette hantise de la mort :

« Dans le frêle cercueil mon corps deviendra la proie des insectes, du pullulement irrésistible de leurs larves. Innombrable envahissement qui se multiplie !... Les animaux des cimetières se

succèdent par périodes ; chaque espèce vient en son temps, de sorte qu'on reconnaît l'âge d'un cadavre à la foule qui s'en repait ».

Il est vrai que « la mort, dit Lucrèce, en détruisant les corps, ne touche point aux éléments : son pouvoir se borne à rompre les tissus, à former de nouveaux assemblages, à changer les formes et les couleurs, à donner ou à reprendre à son gré le sentiment ».

Et plus loin au Livre III : « Apprenez maintenant, ô Memmius ! que l'esprit et l'âme naissent et meurent avec le corps ; sujet digne de vous occuper ; heureux fruit d'une longue recherche ».

Rouvrons, voulez-vous, Pargas, les « Suppliants » de notre cher Barbusse, ce digne fils de Lucrèce.

« Vois-tu, je suis sûr d'une chose : On ne vieillit et on ne meurt que de tristesse. Ma vie va bientôt finir... Ce n'est pas aussi triste que si elle recommençait ! »

On pourrait écrire de l'œuvre de Barbusse ce que lui-même a dit de ses héros : « Tout cela était, en définitive, une grande histoire d'amour : amour des vivants et aussi des morts : les vivants sont faits avec les morts, les revivent et les continuent ; les morts sont les vivants de l'immensité ».

Je vous quitte mon cher Pargas, — à regret. J'ai commencé à vous parler de la mort dans Phocas et de là par Barbusse j'ai été amené à Lucrèce. Ma causerie a été cahin-caha comme ces tombeaux de pierre que vous avez rencontrés en venant au Mex sur la route ravinée. Mais le moyen de vous quitter quand j'ai nommé Lucrèce ?

*Æneadam genetrix, hominum divùmque voluptas ;  
Alma Venus...*

LE MEX, MAI 1917.

Votre  
HENRI THUILE

## II

Mon cher Pargas,

Croyez-vous que l'on puisse se libérer de la tristesse ? Cicéron y songeait le 21 Décembre de l'an 708 de Rome se promenant avec César parmi les pins de sa maison de Tusculum bâtie au sommet de cette colline d'où la vue embrassait toute la plaine et qu'on appelle aujourd'hui Frascati.

Il y songeait, composant ses admirables Tusculanes qui attendent tout de la philosophie et de la raison.

« Demain, lui disait-il, et tout le temps que nous serons à Tusculum, nous continuerons nos entretiens, où nous travaillerons surtout à nous guérir de nos chagrins, de nos terreurs, de nos passions : c'est de toute la philosophie ce qu'on peut recueillir de plus utile ».

Pourtant ne peut-on penser de lui ce qu'il écrivait de Cléanthes, qu'il ne peut consoler que les sages, qui n'ont pas besoin de consolation ?

On ne choisit pas le visage toujours tranquille de Socrate ou le front toujours barré du sombre Crassus qui n'avait jamais ri. Chacun porte son âme qui brûle dans ses yeux. Mais le vent qui l'agite n'est pas toujours égal.

Celui qui me secoue aujourd'hui traîne des clameurs de guerre comme au temps de Cicéron. J'ai lu pourtant dans le recueillement que me donne l'exil de la campagne africaine et le désavantage d'une santé menacée quelques nouveaux livres dont je veux vous parler. Que cette Egypte est bien la terre de la méditation et la patrie des morts ! Je puis aussi, mon cher Pargas, vous dire que « dans mes cruelles douleurs et dans les chagrins qui m'entourent de toutes parts, je n'ai point trouvé de plus puissante consolation ».

Il ne suffit pas, comme criait de toutes ses forces le vieux Zénon, autrefois dans Athènes, de ne craindre ni la mort ni les dieux. Il faut encore fuir plus qu'un relent de peste cette ombre si lourde à porter du chagrin. Je ne dis pas de tâcher d'être heureux, mais de vivre en regardant la mort comme un accomplissement.

Ecoutez Cicéron et dites-moi si cette page n'est pas écrite d'hier : « Il en faut toujours revenir à ce principe, que le sage ne connaît point la tristesse, parce qu'elle est sans fondement ; parce qu'elle n'est d'aucun secours ; parce qu'elle ne vient point de la nature, mais du choix de l'homme et de sa prévention qui l'invite en quelque manière à s'affliger, quand il s'est persuadé que c'est un devoir. Déracinez cette erreur qui est toute volontaire et vous chasserez cette affliction avec ses sanglots et ses larmes : vous aurez tout au plus l'âme émue, le cœur serré.

« Qu'on dise, si l'on veut, que cette émotion est naturelle ; soit, pourvu qu'on bannisse le triste et funeste chagrin qui est incompatible avec la sagesse. Mais jusqu'où n'étend-il point ses racines ? Qu'elles sont multipliées, qu'elles sont amères ! Je veux, après avoir renversé le tronc, les arracher une à une, s'il le faut, par autant de dissertations particulières. Aussi-bien le malheur des temps m'en laisse le loisir ».

Cicéron, que vous voguiez à pleines voiles sur cette mer de la tristesse qui est de toutes les faiblesses humaines la plus difficile à guérir !

La fréquentation de la philosophie forme, je le crois, la plus sûre garantie d'une existence consacrée à l'étude. Elle est bien, en tout cas, la plus fraîche oasis de ce désert qu'on appelle la vie. Et après ? Après ? Nous avons, Pargas, le choix entre l'opinion de Socrate et celle de Lucrèce que je vous prie de ne pas négliger.

« Je m'envolerai d'ici, mon cher Criton, et n'y laisserai rien de moi. Aucun de vous ne m'atteindra quand je serai parti ».

Comme ses amis demandaient à Anaxagore mourant à Lampsaque s'il voulait être ramené à Clazomène sa patrie « De quelque point que nous partions, dit-il, la distance aux enfers n'est-elle pas la même ? »

Ames frères ! splendide époque où les cœurs ne tremblaient pas ! J'ai retrouvé ce souffle d'outre-tombe, un peu de l'âme Eschylenne, dans « Les Noces » de Wyspianski. De grands horizons ouverts à la fenêtre d'une chambre flottent tout au long de cette œuvre et l'environnent d'une auguste beauté. J'ai entendu dans ma chambre retentir le galop du cheval de Han Sobieski ! Car il faut que je vous dise que « Les Noces » ce sont celles de toute la Pologne avec son passé. Je ne connais personne autre capable d'écrire aujourd'hui en 3 actes une telle évocation de sa patrie.

L'originalité de la composition est saisissante. Il y a au dernier acte un personnage qui mène le drame et le termine, qui n'est qu'un paillason, le Hohol, et qui est une invention de génie.

Les Revenants de l'antique Pologne passent sur la scène comme les feuilles mortes et le vent dans la forêt d'automne. L'Enfer même ouvre ses portes et crache Wernyhora. Il y a, rue La Rochefoucauld, à Paris, un tableau de Gustave Moreau qui lui ressemble : Une grande steppe nue et sombre et un cavalier noir sur un cheval fabuleux.

Ce qui m'a semblé vraiment prodigieux dans cette œuvre c'est qu'elle se passe plus dans l'âme des spectateurs qui l'écoutent que sur la scène où on la joue. Le théâtre ne représente jamais qu'une petite chambre aux solives de bois. Deux portes, une fenêtre. Nul problème dont cette pièce soit la thèse. Le XVII<sup>e</sup> siècle français n'a rien à faire ici. Aucune recherche psychologique. Nos Paul Bourget [sont renvoyés aux pieds de leurs duchesses. Pas de grandes phrases, ni truc, ni décor. Des notations plutôt Des suggestions. Quelque chose peut-être, dans ce sens — et dans ce sens seulement — de Mæterlinck, mais d'un Mæterlinck qui se serait libéré de la lune. Davantage de Villiers de l'Isle-Adam, de ce qu'il aurait pu faire plutôt que de ce qu'il a fait. De la poésie surtout, d'un caractère romantique, du romantisme de Jean-Paul Richter.

Et sur tout cela une forme parfaite donnée à la traduction De Lada et Lenormand. (1)

Notre cœur terré sous la glèbe  
reste inerte au fond du sillon.

C'est le passé qui nous assaille.  
Son souvenir a beau s'éteindre  
toujours l'orage gronde en nous.

Qu'ils sont loin, loin, les rêves  
Qu'ils sont loin de nous aujourd'hui.

L'homme s'évadera peut-être des eaux troubles  
peut-être passeront-elles, la fièvre et la faim ;

(1) « Les Noces ». Drame en trois actes de Stanislas Wyspianski. Traduction du Polonais par A. de Lada et G. Lenormand. Editions de la « Nouvelle Revue Française » 1917.

Et cette scène 15 du second acte qui n'a d'égale que la 24<sup>e</sup> du même et les 35<sup>e</sup> et 37<sup>e</sup> du dernier !

Connaissez-vous la chanson du Hohol ?

Tu avais, gueux, un cor d'or,  
Tu avais, guèux, un bonnet à plumes ;  
le vent emporte le bonnet  
le cor sonne à travers les bois,  
il ne te reste que la corde,  
il ne te reste que la corde.

. . . . .

Il ne te reste que la corde.  
Tu avais gueux, un cor d'or.

. . . . .

Tu l'avais, gueux, le cor d'or.

Mais n'attendez pas que je vous raconte le drame. Je veux vous laisser intégral le plaisir de le découvrir.

Le monde est ivre, le monde est ivre,  
le monde entier est enchanté.

Il y a aussi quelque part, au milieu de tout cela, comme une perle au milieu des flammes, une poésie de Francis Jammes. Trouvez-la. Ha ! je puis bien dire comme le poète des « Noces » :

Depuis longtemps je n'ai pas eu de rêve  
Comme ce soir, comme cette nuit.

. . . . .

A mes oreilles encore tintent ces cloches.  
Elles mêlent à la musique des noces  
d'anciens contes, d'anciennes chansons.

Stanislas Wyspianski, je ne sais rien de vous et j'ignore si vous êtes mort ou vivant. Mais vous m'avez ramené Shakespeare que je croyais enterré.

Et puisque j'ai tant tardé, ce soir, Pargas, à vous écrire, je ne vous parlerai pas d'autre chose.

Souffrez que je cède au judicieux conseil de notre cher Ronsard :

Garçons ne chantez plus ; jà Vesper nous-commande  
De serrer nos troupeaux : les Loups sont jà dehors.  
Demain à la frescheur, avec une autre bande,  
Nous reviendrons danser à l'entour de tes bords.

Votre

HENRI THUILE